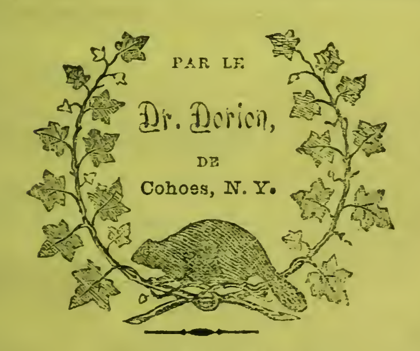
INSTITUT--CANADIEN

DE

NEW-YORK.

LECTURE PUBLIQUE:

SUJET.—EDUCATION POPULAIRE—BESOIN DES ECOLES DU SOIR POUR LA CLASSE OUVRIERE.



PAR LE

Dr. Dorion,

DE

Cohoes, N. Y.

BURLINGTON, VT.

IMPRIMERIE DE PIERRE CERAT.

1854.

INSTITUT-CANADIEN

DE

NEW-YORK.

LECTURE PUBLIQUE:

SUJET.—EDUCATION POPULAIRE—BESOIN DES ECOLES DU SOIR POUR LA CLASSE OUVRIERE.

Par le Dr. J. E. Dorion, de Cohoes, N.Y.

A LA REQUISITION SPECIALE DE L'INSTITUT.

BURLINGTON, VT.

IMPRIMERIE DE PIERRE CERAT.

1854.

LECTURE PUBLIQUE,

Sujet : — Education Populaire — Besoin des Ecoles du Soir pour la Classe Ouvrière.

PAR LE

Dr. J. E. DORION, de Cohoes, N.Y.

M. Le President

et Messieurs,

Le sujet que j'ai à traiter devant vous ce soir, est d'un intérêt bien marquant pour notre Société Canadienne particulièrement. Il est un avec nos besoins moraux, même matériels, avec les exigences du siècles dans lequel nous vivons, avec le progrès de l'humanité dans sa marche, avec la civilisation qui nous distingue des peuples barbares.

C'est par son effet que nous nous rapprochons te l'Etre Eternel, qui donne à l'âme, au cœur, à l'intelligence, et á ses aspirations.

" Les ailes de l'oiseau, le vol de l'Aquilon"
Pourquoi ? pour te trouver toi que mon cœur [adore,
Toi qui n'as ni séjour, ni symbol, ni nom !"

comme l'à si bien dit Mr. De Lamartine—Je veux dire par *l'Education.*

Mais comme tous les hommes ne sont point appelés à devenir des savants, comme il n'y a jamais eu d'égalité dans la république des lettres, et que les genies ne se trouvent point par milliers dans le monde, il y a néanmoins sur ce continent les moyens nécessaires de devenir un homme d'affaires, et plus que cela, un homme pratique en recevant dans nos institutions Américaines une éducation calquée sur les besoins de l'époque. C'est ce que j'appelle *Education populaire.* On me dira peut-être, "éducation populaire tant que vous voudrez, mais pour nous Canadiens qui n'avons pas été aux écoles dès notre bas âge, obligés d'user nos bras au soutien de la famille, n'ayant aucun instant favorable pour avoir cette éducation populaire dont vous parlez ; n'est-il pas trop tard pour nous de s'intruire d'autant plus qu'il nous faut travailler tout le jour." Non MM. il n'est point trop tard et j'ajouterai comme réplique — *Besoin des Ecoles du Soir pour la classe ouvriere,* et telle sera la partie la plus essentielle de ma lecture.

Il n'est point nécessaire de remonter á la création du monde ou au déluge pour vous faire voir que l'homme a toujours eu une tendance à cultiver ses facultés intellectuelles ; il n'y a aucune nécessité de parcourir l'Egypte, la Grèce et l'Italie, ou on rencontrait alors des savants et des philosophes, lorsque plus tard on salue Homère, le plus ancien des classiques, suivi de près par des célébrités comme Lycurgne, Socrate, Platon, Demosthènes, Ciceron, Virgil et Horace.

A cette époque Messieurs, les inventions méchaniques, les découvertes de toutes sortes ont prouvées que le genre humain montait rapidement les dégrès de l'échelle sociale, car il existe une évidence suffisente que l'humanité à aucune période de l'antiquité faisait des progrès considérables dans les arts et les sciences. Les circonstances sous lesquelles l'Egypte nous est présenté par Moyse dans son livre de la Genèse nous indiquent que ses habitants étaient un peuple amateur de ce qui a pour nom aujourd'hui " Progrès."

La découverte de la Géométrie est attribuée aux Egyptiens. En fait d'Agriculture les Romain étaient les plus versés dans cette branche. Les chefs-d'œuvres de la Grèce alluma le feu de l'émulation—Preuve—L'Architecture—L'Italie montrait les dents en voyant les progrès de sa rival dans cet art.

Oui, Messieurs, dans les premiers âges, le génie inventeur de l'humanité faisait des progrès imminents dans les arts et les sciences, et si la bibliothèque d'Alexandrie se fut conservée sous Alexandre-le-Grand, si l'incendie n'eut point ravagé les œuvres des celébrités qui illustraient leurs âges par leurs vertus, leur moralité á toute épreuve, par l'intégrité de leurs mœurs et de leurs caractères, nous verrions que si les chemins de fer n'étaient point de mode, que si la ligne electro-télégraphic ne transmettait point les nouvelles avec la vitesse de l'éclair, que nous avons la preuve de notre inferiorité sous beau-

coup de rapports. Aujourd'hui si la locomotive vous pricipite hors de la voie ferrée tout en vous jettant dans un autre monde, vous n'avez personne pour embaumer vos corps, et leur donner par un composé, connue seulement des anciens la couleur naturelle, les mettant à l'abri de la corruption, et de la putréfaction pendant de longs siècles. Les Momies d'Egypte qui nous ont été transmises sont une des gloires ajoutée à toutes les gloires des peuples anciens.

Mais Messieurs, passons par dessus les âges, laisons écouler les siècles d'ignorance, et de supertition, et d'un seul bond rendons-nous à celui qu'on appelle le siècle par excellence, le 19èm siècle. Refugions-nous un instant dans un petit coin de terre de l'Amérique du Nord, lequel nous est cher à plus d'un titre, c'est là ou nous avons gouté aux douceurs de la maison paternelle, ou nous avons laissé les cendres de nos ayeux, notre Canada enfin avec ses fleuves et ses montagnes, avec ses cataractes et ses forêts. Allons voire si le Castor est toujours laborieux, s'il a formé une digue pour arrêter le courant des idées républicaines, ou bien si pour rencontrer les désirs de la population Canadienne, il travaille en-dessous de l'écluse, donnant entière liberté à la force d'un pouvoir qu'on appelle "*Democratie,*" Allons voir si l'Erable est toujours vert, s'il a salué ce corps respectable qu'on appelle "LIBERTE', EGALITE', FRATERNITE'," ou s'il est dans l'attente de son avenement. Allons voir nos Collèges Canadiens, et examinons si

l'éducation qu'on donne aux élèves est calquée sur les besoins de la population.

Messieurs, ce n'est ni dans le lieu de la naissance, ni dans l'usage de la même langue, ni dans une religion, des mœurs ou des idées semblables, ni dans la dépendance de la domination du même homme que consiste la patrie. La véritable patrie de l'homme, ne saurait être dans les choses matérielles, dans les affections particulières, dans de simples habitudes : elle est d'une nature plus élevée, elle appartient á l'ordre moral. Elle est commune á tous les habitants d'un pays, elle doit les réunir d'affection, d'intérêt, d'intention, elle ne peut par conséquent exister que par une relation commune à tous, qui intéresse le moral de l'homme, qui attache sa pensée, qui guide ses action á l'existence, à la conservation de laquelle il contribue d'une manière réel, car lorsqu'on ne peut rien â une chose, ni en bien, ni en mal, on finit par la résignation, ou par l'indifférence. Cette patrie élève l'homme â la dignité de citoyen, c'est la patrie politique. Elle ne saurait exister que par une forme de gouvernement dans laquelle la qualité de citoyen soit liée â l'exercise de certaines fonctions qui fassent de l'homme un chainon de la chaine général, une partie intégrante du grand tout politique. Quels sont ceux dans la patrie qui soient liés d'une manière directe au gouvernement ? Bien peu—ou bien quels sont ceux qui lui sont tout-â-fait opposés, et qui comprennent leur mission ? Un très petit nombre.

Quelle en est la raison ? Le peu d'éducation, le peu de connaissance en fait de gouvernement ou de politique chez la masse du peuple, car dans un pays civilisé le gouvernement subjugue l'existence de l'homme tout entier. La législation politique donne une direction à l'emploi de ses facultés, la législation civile embrasse toutes ses actions.

Pourquoi Messieurs, le Canada est-il demeuré Colonie Anglaise avec des pouvoirs cumulés, tandis que 13 pauvres colonies conquèrent leur indépendance. Pourquoi ? Je réponds encore : Le manque d'éducation chez notre population Agricole. Sa nullité dans les affaires publiques, son apathie, son insoutiance sur le sort de son pays.

L'idée de la patrie et du citoyen ne saurait se developper dans l'esprit de l'homme, sans l'exercice des droits politiques, qui fait une partie indispensable de toute constitution véritablement représentative. C'est lui qui rappelle sans cesse l'homme à la chose publique, dont les rapports aussi variés qu'étendus embrassent tout ce qui concerne le bien de l'humanité. Les idées roulent dans une autre sphère, qui agrandit toutes les conceptions, ennoblit tous les sentiments, et éveille le genie partout ouil se trouve. L'homme qui concentre, l'usage de ses facultés dans l'obéissance à la volonté d'autrui, et sa pensée dans le cercle étroit de son intérêt personel devient un être d'une classe inférieur, heureux si la dépravation, et les vices de la so-

ciété, ne portent pas cette dégradation au dernier terme !

De plus Messieurs. Si nos compatriotes du Canada sont encore colons, cela est du aussi à l'êducation qu'on reçoit dans nos Collêges Canadiens. Quoique je respect infiniment le clergé qui dirige cette éducation, je ne puis m'empêcher de le blâmer, en voyant qu'il veut implanter sur ce continent la vieille routine Europienne, je ne puis m'empêcher de le blâmer, lorsque je le vois responsable du plus beau temps de la jeunesse, employé ou perdu à apprendre par cœur de vieux Bouquins Latin ou Grecs. Savez vous qu'elle en est la conséquence ? Les jeunes gens laissent le collège avec la tête *pleine de langue mortes* (si je puis m'exprimer ainsi) mais vide de tout ce qui est necessaire, de tout ce qui est pratique, de tout ce qui peut concourir à former un homme, à lui donner les moyens de devenir un citoyen, un homme d'affaires. Au contraire, il va dans le monde, il végete, si on n'en fait un prêtre, il veut avoir une profession, il s'en dégoute, on l'avait préparé pour autre chose. Il se fait commis ; mais pas plus avancé, il sait à peine si deux et deux font quatre ; il lui faut aller aux écoles du soir pour se préparer en conséquence, ou en quinze jours il apprend plus de matières pratiques, de sciences utiles que dans le colège ou il a baillé sept au huit ans sur de volumineux bouquins Grecs ou Latins, assis sur des bancs poudreux, faisant force grimaces, signes de ——, etc.

A Dieu ne plaise Messieurs, que je vienne ici pour ridiculiser les cérémonies ou pratiques religieuses qui appartienent au culte Catholique. Mais chaque chose à son temp—Vos parents n'entendent pas en vous envoyant dans un Collège que vous allez être plongés pendant quatre ans dans un bénitier et que durant les quatre autres annés que vous ploirez le genoux cinq-cent fois par jour—Non Messieurs, autant voudrait vous placer de suite chez les Trappistes, autant voudrait que le père dirait à son enfant, " Va mon fils, je connais ta vocation, dorenavant tu porteras le célice, tu te revêtiras d'une robe monocale, et tu priras durant l'espace de huit ans." L'enfant craignant son père obéira, mais deviendra-t-il un religieux. Non Messieurs, et difficilement un bon citoyen. Il faut en Canada une éducation séculière, et pratique, des écoles normales, ou le jeune homme apprendra les branches utiles, et nécessaires dans lès arts et les sciences, à l'aide desquelles il pourra se rendre utile à la société et à lui même.

Oh! Messieurs, Voici un exemple bien frappant du peu d'avantage que procure nos collèges Canadiens à la jeunesse, celle surtout qui veut embrasser le commerce. . . . .

Un soir du mois de Décember de 1851, je rencontrai près de Cohoes, un jeune homme qui grelottait dans ses légers habillements. Je le reconnus pour un ancien confrère de Collège.—Le pauvre jeune-homme vint chez moi, ou je le logeai quelques jours dans l'espoir de lui trouver

une situation. Il était sobre, ne manquait point de talents, mais n'avait pu se faire une position aux Etats Unis. Pourquoi? Il ne savait pas l'*Anglais*. Oh! me dit-il, si au lieu de ces langues mortes, on m'avait appris l'anglais, si nécessaire sur ce continent, que les directeurs de Collèges devraient concevoir qu'en Amérique il faut se conformer aux usages, aux habitudes, aux mœurs du pays, apprendre les langues qui s'y parlent et mettre de coté celles qui ne se parlent pas, surtout pour nous pauvre Canadiens, dont l'héritage consiste dans l'éducation que nous recevons, et qu'une fois payé, il ne nous reste plus rien.

Messieurs, Ceci est bien réel—En général les Canadiens, et les Agriculteurs particulièrement ne sont point riches, et s'ils ne font des prêtres des enfants qu'ils envoient au Collège, ils sont fort de mauvais humeur, et ne savent trop comment faire pour leur donner une profession—si bien que les jeunes gens sont dans l'obligation de se trouver une situation dans quelque bureau du gouvernement, comme clerc, copiste, etc. etc., afin d'avoir les moyens de commencer leur cléricature.

Messieurs, Vous voyez par là les avantages des écoles du soir, surtout pour la classe ouvrière. S'il y en a parmi vous, qui n'ont pas eu le bonheur d'aller aux écoles, et qui par conséquent n'aurait point eu une éducation suffisante pour aller de pair avec la population qui vous environne. Jeune ou vieux, il n'est point

trop tard de commencer—New York, la ville Impériale, New York qui ouvre ses portes à l'industrie des nations étrangères, New York l'orgeuil de l'Amérique, possède des écoles pour tous les gouts, les besoins, et pour les meilleurs avantages de ceux qui veulent les fréquenter.

Messieurs, Quand tout le jour vous avez bien travaillé, et que dans cette saison de l'année particulièrement, à l'approche des longues soirée d'hivers, vous vous trouvez au coin du feu de votre famille, que de regrêts bien cuisants, que de chagrins bien amers, viennent assaillir votre pauvre âme. Exilés sur une terre étrangère, bien loin de vos amis d'enfance, l'idée de la patrie réveille dans votre cœur de bien douces reminiscences du passé, et c'est alors que vous aimeriez à lire les journaux, à connaitre ce qui se passe dans la patrie—Oh ! il est temps de se mettre à l'œuvre—allez aux écoles du soir—travaillez avec ardeur, et avec du courage, avec de la persevérance, vous vaincrez tous les obstacles —Vous êtes trop agés dites vous pour commencer, c'est pour cette raison que votre jugement étant fait, vous pouvez mieux choisirs la nourriture qui convient à votre intelligence. Donnez l'exemple à vos enfans, quand ils verront qu'à votre âge, vous cherchez à vous instruire, ils suivront vos traces. Ce sera de l'émulation entre le père et le fils.

L'Education populaire est l'avant garde qui doit conquérir votre indépendance, le palladium de nos libertés, la citadèle qui annonce au

monde la force d'un peuple, l'arme contre lequel tout autre arme s'émousse, le chemin qui conduit à l'aisance, même à la fortune et à la gloire, l'ami qui nous donne la main dans les jours de malheurs pour nous sauver des infortunes de cette vie ; des larmes de moins, quelques instants de bonheurs de plus . . .
Un homme sans éducation, c'est le vaisseau sans gouvernail errant sur une mer bien vaste, c'est le chasseur sans munitions, dans un immense forêt, c'est le voyageur qui marche de nuit sans flambeau.

Donnez, donnez de l'éducation à ceux qui vous sont chers, et vous ferez l'aumone à l'intelligence, peut-être à des talents imminents. Si vous êtes recompensés et bénis pour un verre d'eau donné au nom du Très-Haut, comment le serez-vous lorsque vous ferez la charité au génie . . . .

Le système du *Free School* Messieurs, est une institution Américaine, qui protège exclusivement les sectes protestantes, et qui nous ferait une embuche dans la voie du catholicisme aux Etats Unis.

En générales les écoles protestantes sont bien tenues, les professeurs ne manquent point de moralité, sont capables et quelque fois bien délicats à l'endroit des croyances religieuses contraire aux leurs. Mais sont-ils tous des gentilshommes, Non Messieurs, On rediculisera le catholicisme devant vos enfans dans une école que vous soutenez par une taxe imposée sur vos pro-

priétés. Vous envoyez ce jeune enfant â l'école avec toute la pureté de ses jeunes ans, avec les croyances religieuses de sa bonne mère. Le soir il revient aùprès de ses parents. Qu'a-t-il appris ? Il a appris sa leçon—mais de plus que sait-il ? Eh ! bien, son compagnon d'étude lui a dit, que l'evêque catholique portait un bonnet d'âne, que le prêtre portait une robe de femme. Qui lui aurait appris cela? Pas d'autre que le maitre d'école, celui qui reçoit son salaire des catholiques comme des protestants.

La jeunesse Messieurs, est une fleur difficile à conserver sous un climat hétérogène, hormis qu'une main habile sache cultiver le terrain ou elle doit s'élever. Les premières idées du bien ou du mal, les premier principes, les premier pas dans la vie suivent le chemin tracé par les précepteurs, par les parents, et surtout par la mère. Ne laissez pas donner, je vous en prie un mauvais plie au roseau, plus tard en grandissant, il se rompera, car voyez-vous, ayant perdu sa sève après avoir été transporté en pays étranger, il sèchera, et le moindre vent qui fera rider la face de l'eau, l'abbatera de son souffle. . . . .

Celui qui a peu d'éducation, doit avoir peu de prétention, surtout à l'endroit de son instruction, ou bien il passera pour un sot ou un fou. En voici un exemple—Un parvenu de peu d'éducation, disait un jour â un domestique qui s'offrait â lui : ' Qu'est-ce que vous me prendrez si vous entrez chez moi'—' Monsieur, repond le domestique faisant l'étonné, je n'ai jamais rien

pris à personne'—'Charmant dit le parvenu, vous ne voulez donc pas de gages'—' Ah ! si M. lorsque je dis que je prends rien, c'est que j'attends que l'on me done'—' Oh ! c'est différend, reprit l'homme à prétention, Eh ! bien, surquel pied voulez-vous être chez moi ?' 'sur les deux Monsieur, un seul voyez-vous serait trop fatiguant'—' Je vois mon ami, que vous êtes un homme jovial, c'est ce qu'il me faut pour chasser la mélancholie qui s'empare de moi, et vous viendrez à mon service'—' A votre enterment si vous voulez Monsieur,' répondit généreusement le spirituel domestique, tout en donnant une verte leçon à un de ces pauvres diable, dont l'orgueil égale les prétentions, et dont les serviteurs se divertissent à leurs dépens quelque fois . . . . . .

Sur ce continent, il me semble que les orgueilleuse prétentions du vieux monde doivent être exclues de chez l'Américain, surtout s'il ne peut les trainer d'une manière qui puisse lui faire honneur. Rappelons-nous que les principes égalitaires, sont nés daus la constitution des Etats Unis, qu'ils ont rencontrés l'approbation de tous les Républicains, qu'ils ont été sanctionnés par une autorité incontestable—*Le peuple*,—et qu'unis à la fraternité, et à la liberté, ils feront sans danger le tour du monde et que les nations les plus monarchique s'agenouilleront à leur passage.

Il fut un temps ou l'orgueil de la noblesse revendiquait comme un de ses attributs, l'en-

nemi juré de tout ce qui s'appelle science, de tout ce qui a nom de connaissances utiles, developpements des facultés intellectuelle, etc. *L'ignorance* enfin ! on était d'autant plus noble alors qu'on était plus ignorant—On se seroit cru méprisables aux yeux de la haute société, si on avait su signer son nom, et les membres d'une famille qui avait la *bassesse* d'apprendre leur alphabet, étaient considérés comme méritant ni honneurs, ni titres, ni insignes, et indignes de l'appellation de gentilshommes. Heureusement cette noblesse n'appartient pas au 19êm siècle. Les ténebres du moyen-âge, ont fait place à la lumière de la civilisation actuelle.

Les ignorants, ou les retardaires des siècles passés, ont vainement prétendus arrêter le temps, ils ont voulu retourner son sable, et porter une main témêraire sur sa faulx qui les a moissonnés impitoyablement. Mais le temps détruit le bien comme le mal, faut-il donc laisser détruire le bien ? c'est une fausse idée : ce n'est pas le temps qui détruit le bien, c'est le mal mélé avec le bien, qui le détruit, en l'entrainant dans sa chute. Les principes sont immuables, on peut ne pas les connaitre ou ne pas les pratiquer—l'erreur et l'injustice passent, les principes ne périssent jamais.

C'est lorsque les passions et l'interêt personnel méconnaissent les changements de temps et les circonstances que la routine et les préjugés empêchent de concevoir, que

d'autres éléments, d'autres forces exigent des combinaisons nouvelles, que l'état est en danger et que les catastrophes se préparent.—C'est lorsque le gouvernement est d'un parti, que de celui de la vérité, et de l'immuable justice que le précipice se creuse sous ses pas

. . . .

Messieurs,—Je vois qu'il y a assez de Canadiens dans New York pour engager un bon professeur d'Anglais et de Français à venir demeurer au milieu de vous, afin d'établir une école du soir. Ceux qui n'ont point eu l'avantage d'avoir d'instruction élémentaire, ceux qui en ont eu bien peu trouveraient là une source d'eau vive qui désalterait leur intelligences qui avaient soif de connaissances générales.

Un grand nombre de nos compatriotes de New York ont fait un cours complet d'études dans nos Collèges Canadiens, et ailleurs, d'autres ont étudiés seuls, sans l'aide de précepteurs, ils ont eu beaucoup de mérites ; aussi leurs succès ont couronnés leurs travaux. Je n'aurai point la témérité de donner des conseils à ceux-ci, car je dois plutot leur en demander, mais je dirai à la classe qui a négligé de s'instruire—Dieu n'a pas donné à l'homme une intelligence pour qu'elle ne fut point cultivé, de même qu'il n'a point fait présent à l'humanité des biens de la terre, pour les laisser dans leur nature brute ou primitive—Non, Dieu nous dit: Je vous donne l'intelligence, c'est un vaste champ pour quelques uns, un brilliant jardin pour d'autres,

mais n'importe cultivez les dans les mesures de vos forces.

Travailler—c'est un ordre—il le faut, Oh, homme ! rappelle-toi, que c'est en travaillant que ta vie s'écoulera avec plus de tranquilité, et de souci, et qu'en outre que c'est en travaillant que tu agrandira le cercle de ton ambition, que tu acqueras les honneurs, la fortune, et tout ce qui peut faire le bonheur ici-bas. Rappelez-vous Messieurs, que les philosophes de la Grèce ont vécu d'autant plus longtemps que leurs études étaient plus fortes, que leurs occupations étaient plus grandes que leurs jugements, et leurs talents étaient plus exercés et mis en mouvement.

Les gouvernement ont cru pendant longtemps qu'en tenant les peuples dans l'ignorance, ils réussiraient à les dominer. Messieurs, par un système aussi arbitraire, ils en ont fait des tigres. En effet, quel détestable maxime, que de ne croire trouver sa sureté que dans l'oppression des peuples, ne les point faire instruire, ne les point conduire à la vertu, ne s'en faire jamais aimer, les pousser par la terreur jusqu'au désespoir, les mettre dans l'affreuse nécessité ou de ne pouvoir jamais respirer librement, ou de secouer le joug d'une domination tyrannique ; est-ce là le vrai moyen de règner sans trouble? est-ce lâ le vrai chemin qui mène à la gloire ?—Souvenez-vous Messieurs, que les pays ou la domination du Souverain est plus absolue, sont ceux ou les Souverains sont moins puissants, comme la si bien dit l'immortel Fénélon.—Ils

prennent, ils ruinent tout, ils possèdent seuls tout l'éclat; mais aussi tout l'état languit, les campagnes sont en friches, et presque désertes, les villes diminuent chaque jour, le commerce tarit.. Le roi qui ne peut être roi tout seul, et qui n'est grand que par ses peuples, s'anéantit lui-même peu à peu, par l'anéantissement insensible des peuples dont il tire ses richesses et sa puissance. Son état s'épuise d'argent, et d'hommes : cette dernière perte est la plus grande, et la plus irréparable. Son pouvoir absolu fait autant d'esclaves, qu'il a de sujets. On le flatte, on fait semblant de l'adorer, qu'il soit Empereur ou non, on tremble au moindre de ses regards. Mais attendez la moindre révolution ; cette puissance monstrueuse poussée jusqu'à un excès trop violent ne saurait durer ; elle n'a aucune ressource dans le cœur des peuples, elle à lassé et irrité tous les corps de l'état, elle contraint tous les membres de ces corps de soupirer après un changement. Au premier coup qu'on lui porte l'idole se renverse, se brise et est foulé au pieds. Le mépris, la haine, la crainte, les ressentiments, la défiance, en un mot toutes les passions se réunissent contre une autorité si odieuse. Le roi qui dans sa vaine prospérité ne trouvait pas un seul homme assez hardi pour lui dire la vérité, ne trouvera dans son malheur aucun homme qui daigne ni l'excuser, ni le défendre contre ses ennemis . . . .

Quand en 1837, Messieurs, la population Canadienne se leva debout comme un seul homme,

pour soulever, et pour secouer le joug qui l'oppressait et la comprimait vers la terre, et que chacun pourait répeter avec un des martyres de la révolution Française—L'immortel ANDRE' CHENIER

" Comme un dernier rayon, comme un dernier Zephir
Anime la fin d'un beau jour,
Au pied de l'echafaud, j'essaie encore ma lire !
Peut-etre est-ce bientot mon tour !"

alors quelques notions politiques, quelques germes de l'éducation populaire faisaient leur apparition au centre de la masse du peuple, et avaient fait éclore chez le colon des idées de liberté—on ouvrait les yeux, et on ne voulait les fermer qu'au prix de l'indépendance national, qu'après avoir rougi le sol natal de son sang, s'il était nécessaire. Messieurs, vous connaissez le résultat de l'engagement—Le sang de nos frères, de nos pères, de nos amis ce versa à flots sur le champ de bataille, et ceux qui survirent au lieu d'avoir cette liberté qu'ils cherchaient au périls de leurs vies, n'eurent que des cachots pour ensevelir leurs chagrins, et des chaines rivées aux mains et aux pieds, afin de retenir par la force, leur noble et légitime ambition.

Qui avait mis dans le cœur de ces nobles patriotes, un tel amour de la patrie, qui leur avait mis dans la tête l'idée de conquérir leur indépendance—les Journaux, la Presse, le puissant levier de la civilisation—tout en lisant ils s'instruisaient sur l'état du pays alors, sur la conduite illégale d'un gouvernement arbitraire, sur

les injustices de la métropole envers sa colonie ; ils en étaient venus à connaitre l'histoire de leur pays, et celle de leurs voisins, et ils avaient appris que ceux-ci avaient conquis leurs libertés au bout de la bayonnette et en face des gueuls â canons, et ils se dirent " Imitons ces francs Républicains—allons combattre pour la *Liberte'*," et tous en chœur chantaient cet hymne immortel

"Allons enfans de la Patrie
Le jour de gloire est arrivé,"

De cette petite armée de braves, Messieurs, surgit la jeunesse Canadienne d'aujourd'hui, qui à conquis dans le sens Démocratique, par la logique de son langage, par la force de ses arguments, par son courage inébranlable, par ses talents divers, plus de reformes politiques, plus de mesures populaires qu'on pourait en conquérir avec les vielles carabines des vieux Voltigeurs de 1812.

De plus en plus, depuis cette époque, on a compris que le grand moteur des peuples, étaient l'instruction populaire—si bien qu'en parcourant le programme politique du *Jeune Canada*, vous y verrez en grosses lettres, le premier article de ce programme qui se lit ainsi—"*Education aussi repandue que possible*"—sans éducation le peuple n'est rien, c'est une machine qu'on conduit au gré de sa volonté, à laquelle on dit *marche*, lorsqu'elle arrête, et arrête l'orsqu'elle marche.

Avec de l'éducation, avec du génie, que l'homme est grand, à dit l'Evêque d'Orléans, dans un

remarquable discours prononcé à l'inauguration d'un chemin de fer—" Que l'homme est grand, et que l'auteur de son être l'a élevé par son intelligence, au dessus de tous les ouvrages sortis de ses mains ! Il dompte toutes les puissances de la nature, il les maitrise, il les réunit, ou les sépare, selon ses besoins, et quelque fois selon ses caprices. Roi de la terre il la couvre à son gré, de villes, de villages, de monuments, d'arbres et de moissons. Roi de la mer, il se balance, en riant sur ses abymes, il pose des digues à sa furie, il pille ses trésors, et il commande à ses vagues écumantes de transporter au loin les produits de son industrie, ou de servire de route à ses découvertes.',

Roi des élements, le feu, l'air, la lumière, l'eau, esclaves dociles de sa volonté souveraine, se laissent emprisonner dans ses atelier et ces manufactures.

A l'œuvre, et que votre cri de raliment soit " Ecoles du Soir." Que le son argentin de la cloche qui vous appellera à la maison, ou se distribue le pain de l'intelligence, vous fasse rappeler que vous aurez une patrie à servir dans un avenir qui n'est pas lointain, cela vous donnera du courage. Si quelques membres déhérité de la grande famille Canadienne, n'ont pas les moyens d'acheter leur instruction—s'il y a parmi vous des orphelins, qui appartiennent à notre nationalité, et qui peut-être errant dans la rue, et ayant oublié la langue maternelle répètend avec le poëte

" Alas ! I am an Orphan Boy,
With naught on earth to cheer my heart;
No father's love, no mother's joy.
Nor kin nor kind to take my part,
My lodging is the cold, cold ground,
I eat the bread of charity ;
And when the kiss of love goes round,
There is no kiss, alas, for me."

Oh ! pour ceux lâ, déliez les cordons de votre bourse, et donnez à ces petits malheureux, et vous en ferez des hommes d'affaires, francs et honnêtes, utiles â la patrie et â eux mêmes. En agissant ainsi, vous suivrez le sublime conseil d'un grand poëte—Victor Hugo.

Donnez, riches ; l'aumone est sœur de la priere,
Helas ! quand un viellard, sur votre seuil de pierre:
Tout raidi par l'hiver, en vain tombe a genoux ;
Quand les petits enfans les mains de froid rougies,
Ramassent sous vos pieds les miettes des orgies,
La face du seigneur se detourne de vous,

Donnez, afin que Dieu, qui dote les familles,
Donnez a vos fils la force, et la grace a vos filles ;
Afin que votre vigne ait toujours un doux fruit;
Afin qu'un ble' plus mur fasse plier vos granges ;
Afin d'etre meilleur ; afin de voir les anges
Passez dans vos reves de nuit.

Donnez, il vient un jour ou la terre nous laisse ;
Vos aumones la haut vous font une richesse;
Donnez, afin qu'on dise : " Il eut pitie de nous ;"
Afin que l'indigent que glacent les tempetes,
Que le pauvre qui souffre a cote' de nos fetes,
Au seuil de vos palais fixe un œil moin jaloux.

Donnez pour etre aime' de Dieu qui se fit homme ;
Pour que le mechant meme, en s'inclinant vous nomme;
Pour que votre foyer soit calm et fraternel ;
Donnez, afin qu'un jour, a votre heure derniere,
Contre tous vos peches vous ayez la priere
D'un mendiant puisant au ciel."

Messieurs, Par l'éducation vous adoucirez vos peines, et votre exil ici bas, et par la charité, vous acquerez le bonheur réel dans un monde meilleur.

JACQUE EDMOND DORION.

